

« Oui, je sais que la nature – ou ce que nous appelons de la sorte : cet ensemble d'objets et de fonctions qui nous entourent et qui, alternativement, nous engendre et nous dévore – n'est pas plus notre complice qu'elle n'est notre confidente. Il n'est pas licite de projeter nos sentiments sur les choses ni leur attribuer nos sensations et nos passions. Le serait-il davantage de reconnaître en elle un guide, une doctrine de vie ? Apprendre l'art de l'immobilité parmi l'agitation du tourbillon, apprendre à se tenir tranquille, à devenir transparent comme cette lumière fixe au milieu des feuillages frénétiques – peut constituer un programme de vie. »

Octavio Paz

Le regard photographique de Catherine Gfeller est celui de l'immobilité et de l'humilité : un programme de vie. Là où se cristallisent les paysages, le mouvement commence. La surface photographique peut sembler nue, aride, d'un esthétisme charmeur et nonchalant ; apparaître comme l'utilisation abusive d'une beauté qui s'impose à nous égoïstement, sans partage... Rien n'est moins vrai !

Chez Catherine Gfeller, la vie et sa dynamique – l'amour pour une mémoire légère et minérale, l'attrait des formes douces, généreuses et intensément profondes – naissent dans le passage de l'immobilité ; d'un « venir de » à un « aller vers » qui se situe au-delà même du sentiment, au cœur de l'être et des choses.

C'est d'un essentiel primitif et mis à nu dont il s'agit ici. La relation qui s'installe entre les images et le spectateur se fait sur la modalité des forces profondes de la nature – l'essence même de nos propres forces.

Là où les choses ne sont que ce qu'elles sont, on ne peut tricher. Ce n'est plus seulement de l'esthétisme, de la délectation visuelle ou un regard « sensible » ; les photographies de Catherine Gfeller effleurent avec bonheur et intelligence, une partie de ce qui pourrait être – suprême cadeau ! – la sensation d'épuration, de dépouillement : de vérité. On pénètre dans le frémissement d'un espace où nous n'aurions plus la nécessité ni l'urgence de la liberté. La vision de Catherine Gfeller ne s'approprie pas de ses « sujets » ; elle s'en approche et, imperceptiblement, les révèle à eux-mêmes.

Le lieu géographique de l'acte photographique n'a plus d'importance : il est un rendez-vous d'aucun temps ni d'aucun pays où la rencontre n'est plus un désir mais une solidarité, une exigence primordiale de ce que nous sommes : mystères de l'âge de la vie. L'espace topographique s'efface au profit d'un espace figuratif où les sensations exprimées ne sont plus produites, construites, orientées. A rebours des sens et du temps, il s'agit bien ici de désaccoupler, de remonter le courant, de rebrousser chemin et, d'expressions figurées en expressions figurées, parvenir jusqu'à la sève, signe originel, primordial, duquel tous les autres sont métaphores. La nature n'est, en effet, ni complice ni confidente ; elle est l'immobilité organique des forces vitales, archétypales et idéales de la vie.

Le regard du photographe cherche quelque chose : l'équilibre des paysages, visions profondes et sincères, sédimentations atemporelles de l'œil humain.

Catherine Gfeller est tour à tour exclue et inclus, exilée et invitée de son espace photographique. Elle est celle qui sépare et réconcilie les différentes parties qui composent l'être de la terre.

L'acte se trouve inscrit sur papier et les paysages, en s'enlaçant redessinent cet acte, ce corps du monde.

Cadence sensible et liturgique, dilatation du temps et de l'espace par une double « profanation » ; réconciliation et libération de l'image et du regard.

A une époque où la photographie courtoise la réalité tourbillonnante – pour bien souvent la violer et inexorablement en dépendre – les images de Catherine Gfeller l'effleurent sans la toucher, la désirent sans chercher à la posséder, la révèlent sans la montrer du doigt.

Maurice Peretti, musicien
Février 1993